



Accrochée au plafond, l'installation d'Anouk Kruthof, lauréate 2011, s'apprécie par-dessous, à l'aide d'un miroir. PHOTOS ANOUK KRUTHOF



# Hyères, vues d'aujourd'hui

**LABO** Dans le cadre de son festival de mode et de photo, la ville varoise propose des expositions qui, entre argentique, numérique et pub, tentent de cerner «la nouvelle image».

Par **CLÉMENT GHYS**  
Envoiyé spécial à Hyères (Var)

Mettre en scène des formes visuelles nouvelles. C'est ce qu'on attend d'un festival qui, comme celui de Hyères tous les ans, est dédié à la mode et à la photo. Dans l'ambiance décontractée de la Villa Noailles, laboratoire de l'architecture moderne construit en 1923 par la famille du même nom et aujourd'hui musée, c'est à un déferlement de «nouvelles images» qu'ont pu assister les participants à la 27<sup>e</sup> édition du festival (du 27 au 30 avril), et désormais les visiteurs des expositions qui se tiennent jusqu'au 26 mai dans la ville (1). Le président du jury mode était le couturier Yohji Yamamoto (lire ci-contre). Mais, dans le foisonnement de références entourant aujourd'hui stylistes ou photographes, qu'est-ce qui fait l'inédit ? Peut-être justement la relecture décomplexée de ces références et la manière de pomper sans vergogne tous les signifiants culturels qui font la modernité. A l'image du travail de Siiri Raasakka, Tiia Siren et Elin Laitinen, trois stylistes finlandaises, lauréates du prix du jury du festival pour leur collection masculine ultracolorée, remplie d'imprimés tie-dye, vestes tricotées de bâtons phosphorescents, pompons et cristaux. L'allure punk, kawaiï, disco de «gentils sauvages du troisième millénaire», selon leurs propres termes, «errant d'une rave à l'autre en pleine nature».

«**INATTENDUE**». Plus conceptuelle, mais aussi chargée, «Cubes for Albers and LeWitt», la série de la Canadienne Jessica Eaton, a remporté la palme de la sélection photo. La jeune femme confiait dans le catalogue vouloir «éclairer les procédés pour les rassembler en une image inattendue, qui mette au défi notre conception de ce qu'est, ou doit être, une photographie». Résultat ? Un travail abstrait sur le prisme lumineux et des images déroutantes, tant elles rappellent les premiers essais du médium et font écho, en dépit de leur production argentique, aux images numériques, encore qualifiées de «nouvelles». Mais la recherche esthétique n'est pas que formelle, comme le prouve la Néerlandaise Anouk Kruthof, récompensée par le même festival en 2011, et exposée dans le centre de Hyères, tour des Templiers. Les clichés, assez sommaires – portraits, natures mortes –, surplombent les visiteurs, qui se tordent le cou



à les observer. Si l'acrochage est surprenant, le commissariat de l'exposition aussi : il y a quelques mois, la plasticienne a collé des affiches dans son quartier new-yorkais, pour chercher «quelqu'un n'ayant jamais pris de photo de sa vie». Difficile, à l'heure où les téléphones sont producteurs d'images. Tous les Amish étant occupés, c'est un certain Harrison, 19 ans, qui s'est retrouvé chargé de la sélection, en néo-phyte, rappelant que les photos sont tour à tour des fenêtres (des cadres par lesquels l'on observe) et des miroirs (invoquant l'introspection).

**PRÉJUGÉ.** Mais l'image photographique n'est pas seulement une création pure. Elle se confronte toujours à un contexte, parfois pragmatique. A la Villa Noailles, Jason Evans présente «Commercial Photography», ensemble regroupant clichés de mode (notamment la célèbre série «Strictly», pour le magazine *i-D*, des jeunes Noirs habillés en dandys britanniques), musique ou publicités. Soit des photos qui lui ont été «commandées» et facturées. Comme le tandem Inez van Lamsweerde et Vinoodh Matadin, exposé juste à côté, l'Anglais s'en prend au préjugé qui voudrait que «tout ce qui a trait au commerce [...] exalte toute place pour les idées», et rappelle que la photographie de mode, en dépit de (ou peut-être grâce à) sa collusion avec le système financier du luxe, constitue une forme visuelle riche de sens. ➔

(1) Principaux lieux d'expo: Villa Noailles, montée de Noailles ; parc Saint-Bernard, tour des Templiers, place Massillon.

### YOHJI YAMAMOTO : «LE BESOIN DE JEUNES QUI DOUENT»

Yohji Yamamoto, 68 ans, a toujours l'allure du clochard luxueux (chevelure longue coiffée d'un chapeau, chemise et pantalon drapé) qui fit de lui l'un des créateurs de mode les plus ovationnés des années 80. Chantre d'un style alors qualifié de «Hiroshima chic», le Japonais était président du jury mode de l'édition 2012 du festival de Hyères, évaluant les travaux de créateurs d'un demi-siècle ses cadets. Dans ce contexte, il nous parle du rôle qu'il donne à la question de la transmission. Des pièces qu'il expose à la Villa Noailles. Et du regard qu'il porte sur la création actuelle...

«Le rapport que l'on a avec la génération précédente conditionne tout. Les jeunes créateurs doivent maltraiter leurs aînés. Nous sommes dans une période très conservatrice. Mais, bizarrement, ce ne sont pas les mêmes valeurs traditionnelles qui dominaient quand j'ai fait mes débuts à Paris : celles du classicisme, de la haute couture, etc. Nous sommes dans l'ère d'un conservatisme pop, plus funky ! Mettre la mode dans un musée est la seule manière pour un jeune de voir vraiment les vêtements. En vidéo ou sur Internet, on ne comprend pas comment fonctionne une robe. Il faut prendre en compte le toucher du tissu, son odeur, son tombé. Tout est trop établi. Les choses sont partout similaires. Les marchés se ressemblent. Nous avons besoin de jeunes qui doutent, qui remettent en cause le lissage visuel dans lequel nous vivons.» C.G.H.



Collection Hommes, de S. Raasakka, T. Siren, E. Laitinen. R. HAGERMÄCKER



Kirsten, de Van Lamsweerde et Matadin, 1996. PHOTO INEZ VAN LAMSWEERDE ET VINOODH MATADIN



Sunburn in Naples, de Brea Souders, 2010. PHOTO BREA SOUDERS



Série «Cubes» de Albers and LeWitt, de la lauréat 2012. PHOTO JESSICA EATON

**THÉÂTRE** Une relecture du pacte du célèbre docteur de Goethe, entre shadow boxing et cinémascope.

## Faust et Brecht dans la jungle des classes

«DANS LA JUNGLE DES VILLES», de BERTOLT BRECHT, mise en scène de Roger Vontobel. Théâtre national de la Colline, 15 rue Malte-Brun, 75020. Rens. : 01.44.62.52.52. Jusqu'au 7 juin.

Un quart d'heure de cinéma pour commencer. Soit un vidéoclub, filmé serré en contre-plongée, avec, derrière le comptoir, un type en jogging qui s'emmerde en attendant le client. Tiré à quatre épingle, le client en question a plus l'allure d'un mafioso venu relever les compteurs que d'un cinéphile en mal de conseils. Le dénommé Shlink, officiellement négociant en bois, vient de débarquer chez George Garga, employé mitigeur, avec une étrange proposition : lui acheter son opinion. Entre Shlink et Garga commence alors un combat acharné et sans issue.

Quand il écrit *Dans la jungle des villes*, en 1922, Brecht a en tête le *Faust* de Goethe. Mais c'est moins le pacte qui l'intéresse que l'esthétique de la lutte : comment deux hommes, situés aux deux extrémités de l'échelle sociale, se comportent-ils quand ils échangent leurs rôles ? Quels coups et esquives choisissent-ils ? Relisant sa pièce trente ans plus tard, Brecht la voyait comme un théâtre d'ombres : «*A la fin*, écrit-il dans la préface de son *Théâtre complet*, le combat se révélait effectivement n'être pour les combattants eux-mêmes qu'une lutte avec l'ombre, une séance de shadow (comme font les boxeurs à l'entraînement) ; même en tant qu'adversaires, les hommes ne parvenaient pas à se rencontrer.» Depuis près d'un siècle, ce ne sont pas seulement les personnages, mais la pièce elle-même qui est difficile à «rencontrer». Dans *la jungle des villes* demeure un texte énigmatique, surtout si l'on cherche à tout prix un sens à l'affrontement entre Garga et Shlink. La mise en scène qu'en propose le jeune suisse-allemand Roger Vontobel à la Colline n'apporte de ce point de vue guère d'éclaircissements. Vontobel réussit très bien son petit film inaugural, avec des personnages filmés dans une situation à la

fois réaliste et contemporaine. Les gros plans sur les protagonistes accentuent une sensation de violence et de danger, donnant au début du spectacle une tension qui ne tient pas ses promesses. Dès que Roger Vontobel lâche la caméra, il se révèle

**Comment deux hommes, situés aux deux extrémités de l'échelle sociale, se comportent-ils quand ils échangent leurs rôles ?**

nettement moins à l'aise, comme si le théâtre peinait à relever le gant du cinéma. Ce n'est pas tant que la mise en scène est à court d'idées, plutôt qu'elle semble à la remorque d'une histoire qu'elle maîtrise mal (alors même que le texte a été lar-

gement coupé). Décousu, le combat entre Garga et Shlink (bien interprétés par Clément Bresson et Arthur Igual) tient de la farce sociale (avec les parents de Garga caricaturés en prolos obèses), du polar, de la comédie dramatique, de la joute oratoire... Autant d'éléments qui fonctionnent plus comme des hypothèses de travail que comme de véritables partis pris.

Roger Vontobel, dont plusieurs des acteurs sont également musiciens et jouent en live sur scène une partition rock sérieusement menée, explique : «Ce sont le rythme, la musique, l'énergie, qui créent le sens.» L'intention y est, en tout cas.

RENÉ SOLIS

# CRUMB

del l'underground à la Genèse

Musée d'Art moderne de la Ville de Paris

11, avenue du Président-Wilson, Paris 16<sup>e</sup>, www.mam.paris.fr

MAIRIE DE PARIS

© B. Crumb, illustrations et dessins, 1977-2011